

André Gide et quelques Écrivains d'aujourd'hui<sup>(1)</sup>

« Un auteur, illustre et fêté, à qui je parlais un jour d'André Gide, s'impatientait : — « Vos génies sont toujours des inconnus ! » L'influence actuelle d'André Gide sur la jeunesse, mon Académicien ne la nierait plus, mais mon Académicien est mort et ses livres sont oubliés. »

Jacques-Emile BLANCHE. — (Dates.)

Dans cette *Belle Saison*, qui constitue la troisième partie de son admirable fresque des *Hibaut*, M. Roger Martin du Gard avoue sans nulle dissimulation l'influence de M. Gide.

Or ce même M. Gide écrivait que « ceux qui craignent les influences et s'y dérobent font le cite aveu de la pauvreté de leur âme. » Ainsi

Gide récolte aujourd'hui ce qu'il a semé. Le grain n'est point mort. Et il est réconfortant de voir, à notre époque, M. Roger Martin du Gard s'acquitter de sa dette envers M. Gide.

Mais si l'auteur de *Jean Barois*, sans cependant nommer celui des *Caves du Vatican*, nous fait part de son admiration pour les *Nourritures terrestres*, il est encore d'autres jeunes écrivains qui subissent l'influence de M. Gide.

Ils ne le nomment toutefois pas et ne citent jamais ses ouvrages. C'est de ces écrivains que je désire vous entretenir quelques instants.

Il y a là un phénomène curieux à observer. En effet, il ne faudrait pas croire que ces jeunes auteurs ne veulent pas nommer M. Gide pour ne pas reconnaître leurs obligations envers lui. Leur âme n'est point si noire. Mais ils ne savent pas qu'ils subissent le charme de l'auteur des *Prétextes*.

(1) Au moment de publier cet article, je lis la dixième série des *Jugements* de M. Henri Massis. Ces *Jugements* un peu durs, un peu hautains, un peu définitifs, contiennent une étude très intéressante, mais aussi très injuste sur M. André Gide. Toutefois je ne la cite point comme référence, au contraire, pour me décharger par avance d'une responsabilité dont certains esprits malveillants pourraient m'accabler. En effet, M. Massis cite, dans ses pages sur M. Gide, *La Belle Saison* de M. Roger Martin du Gard, et le *Bon Apôtre* de Philippe Soupault, livres dont je me suis moi-même servi pour donner à mon article quelque intérêt. Et je ne voudrais pas que l'on m'accusât de ne l'avoir écrit qu'après lecture des *Jugements* de M. Massis. J'ajouterais encore que, s'il y a dans l'étude de M. Massis et la mienne quelque analogie de « surface », nos opinions dans l'ensemble sont nettement opposées.

Au reste, le cas de M. Massis est fort captivant.

La pensée d'un grand écrivain s'étend chaque jour davantage et l'on peut se l'assimiler sans savoir d'où elle vient. Ainsi tous nos poètes sont redevables aujourd'hui à Rimbaud, à Mallarmé : ils le seront demain à Paul Valéry. De même, on n'écrit plus après Proust comme avant qu'il n'écrivit.

Un écrivain sait-il toujours, lorsqu'il penche son front sur une feuille blanche, qu'il la couvrira de signes serrés, mais dont le sens, la pensée, ne seront pas toujours siennes ? Il ne sait peut-être pas qu'il est de mystérieux courants de pensée qui l'entourent et s'insinuent en lui. Ils sont sournois, habiles, et le pénètrent sans qu'il s'en doute. A l'intérieur de la place, ils s'installent en maîtres.

Celui-là seul qui a beaucoup lu sait parfois discerner en soi les apports d'un autre. Il tressaille et, s'il est intelligent, il pourra dire, comme M. Gide, à propos d'une parole qu'il ne peut plus oublier, « qu'elle est descendue en moi si avant que je ne la distingue plus de moi-même. »

M. Philippe Soupault, dans un roman étrange, curieux et captivant, *Le Bon Apôtre*, subit l'influence de M. Gide. Son personnage, Jean X, vole. Pourquoi vole-t-il ? Il n'en sait

Dans le fond, l'auteur des *Jugements* ne parvient pas à dissimuler sa grande admiration pour M. Gide.

On raconte même, qu'à l'occasion du jour de l'AN, M. André Gide envoya un de ses livres à M. Massis, avec cette dédicace : « A Henri Massis, mon disciple malgré lui. »

Mais, comme tous les hommes intelligents, M. Massis se sent ravagé par des contradictions intérieures, et sa nature étant droite, sa conscience sans reproche, il voudrait apaiser ses inquiétudes. et c'est pour cela que, durant cent pages, il essaye, en vain, de se convaincre soi-même de la malaisance de l'œuvre de M. Gide.

Mais se sent-il désormais en pleine quiétude ? Non, pas. Il met trop d'acharnement dans son attaque pour ne pas reconnaître, en secret, qu'elle a manqué son but.

Qu'importe ! il y a dans cet effort quelque chose de bien émouvant.

rien. Il accuse injustement une pauvre domestique. Pourquoi la dénonce-t-il ? Il n'en sait rien.

Si, il le sait. Il joue. Jeu bizarre, étrange, direz-vous. Oui, mais tout est jeu. Il y a dans ce livre, une tentation, un désir, une volonté enfin, de se libérer, de sortir des cadres, de respirer et puis de s'approfondir soi-même. On prend Jean X pour un fou. Les autres sont fous, c'est lui qui est le Sage.

Or, ce Jean X ne fait-il pas songer au Lafcadio des *Caves du Vatican*. Ce même Lafcadio, qui, un jour, par jeu, jette par la portière d'un wagon un homme qui, en somme, ne lui avait rien fait.

Ecoutez ce que dit Lafcadio :

« Ce n'est pas tant des événements que j'ai « curiosité que de moi-même. Tel se croit capable de tout, qui devant que d'agir recule... « Qu'il y a loin, entre l'imagination et le « fait !... Et pas plus le droit de reprendre son « coup qu'aux échecs. Bah ! qui prévoirait tous « les risques, le jeu perdrait tout intérêt !... »

Prenons maintenant la *Confession de Minuit*, de M. Georges Duhamel.

Salavin raconte dans sa *confession*, qu'un jour, se trouvant dans le bureau de son patron, il éprouva le besoin irrésistible de lui toucher l'oreille. Mouvement impulsif, dira-t-on. Non, mouvement parfaitement raisonné.

Voici la déclaration de Salavin.

« J'avais d'abord été scandalisé par ce besoin « de ma main de toucher l'oreille de M. Su- « reau. Graduellement, je sentis que mon es- « prit acquiesçait. Pour mille raisons que j'en- « trevoyais confusément, il me devenait né- « cessaire de toucher l'oreille de M. Sureau, « de me prouver à moi-même que cette oreille « n'était pas une chose interdite, inexistante, « imaginaire, que ce n'était que de la chair « humaine, comme ma propre oreille. Et, tout- « à-coup, j'allongeai délibérément le bras et « posai, avec soin, l'index où je voulais, un « peu au-dessus du lobule, sur un coin de peau « brique. »

Il convient de souligner ici ces quelques mots extraits de la confession de Salavin : « mon esprit acquiesçait », « j'allongeai délibérément le bras et posai, avec soin, l'index où je voulais ».

Ainsi l'acte de Salavin, accompli avec sang-froid, doit nous apparaître comme participant du libre jeu de la volonté.

Par ailleurs, si certains lecteurs persistent à considérer que le personnage de M. Duhamel est atteint d'une espèce de folie, je leur répondrai, avec M. Gide, que « peut-être une certaine folie est-elle *nécessaire* (1) pour faire dire une première fois certaines choses. »

Reprenons encore une fois *Les Caves du Vatican*.

Julius de Baraglioul va voir Lafcadio Wluki. On introduit le comte de Baraglioul, et en l'absence de Lafcadio, le comte ne trouve rien d'autre à faire que de fouiller dans le tiroir d'une table. Il y trouve un carnet relié en cuir de Russie. Il l'ouvre, tourne les pages et lit ceci :

*Pour avoir gagné Protos aux échecs* = 1 punto  
*Pour avoir laissé voir que je parlais italien* . . . . . = 3 punto  
*Pour avoir répondu avant Protos* = 1 p.  
*Pour avoir en le dernier mot.* . . . = 1 p.  
*Pour avoir pleuré en apprenant la mort de Faby* . . . . . = 4 p.

Puis après le départ de Julius de Baraglioul, Lafcadio écrit sur son carnet :

*Pour avoir laissé Olibrius fourrer son sale nez dans ce carnet* . . . = 1 punto

Et « Il tira de sa poche son canif, dont une « lame très effilée ne formait plus qu'une sorte « de court poinçon, la flamba sur une allu- « mette et, à travers la poche de sa culotte, « d'un coup, se l'enfonça droit dans la cuisse. « Il ne put réprimer une grimace. Mais cela ne « lui suffit pas. Au-dessous de sa phrase, sa- « s'asseoir, penché sur la table, il écrivit :

*Et pour lui avoir montré que je le savais.* . . . . . = 2 punto

« Cette fois il hésita, détacha sa culotte et la « rabattit de côté. Il regarda sa cuisse où la « petite blessure qu'il venait de faire saignait ; « il examina d'anciennes cicatrices qui, tout « autour, laissaient comme des traces de vac- « cin. Il flamba la lame à nouveau, puis, très « vite, par deux fois, l'enfonça derechef dans « sa chair ».

Cet extraordinaire désir d'éduquer sa volonté se manifeste chez beaucoup de jeunes écrivains de notre temps.

Ici il faut considérer, surtout, combien les écrivains que je vais citer sont éloignés les uns des autres, mais en apparence seulement,

(1) C'est M. Gide qui souligne ici *nécessaire*.

puisqu'il tend précisément à mettre en évidence une pensée qui leur est commune.

Je lis dans *L'Enfant Truqué*, la si curieuse pièce de M. Jacques Natanson, cette réplique :

« Je comprends à présent, pourquoi, lorsque j'avais dix ans, tu jouais à ce jeu cruel de me faire courir dans le grand parc, courir à perdre le souffle et la salive, pour me présenter ensuite un verre plein d'eau limpide et glacée dans laquelle je n'avais droit, pendant une demi-heure, qu'à tremper mes doigts ».

On se souvient sans doute d'une polémique engagée entre MM. Henry de Montherlant et Jean de Pierrefeu, au sujet d'un passage du *Songe*.

M. de Pierrefeu reprocha à l'auteur du *Paradis à l'ombre des épées* un « insupportable dandyisme ». Et voici à propos de quoi.

M. de Montherlant avait écrit :

« Un matin, en apportant la soupe, le cuisinier lui tendit trois lettres :

« — Le sergent de la coopérative a ramené ça de Saint-Dié pour toi.

« Il les prit, regarda les enveloppes, glissa l'une dans sa poche. Tout le temps de la soupe elle resta là. Il aimait ces menus exercices de volonté, qui lui faisaient savoir si tout en lui fonctionnait bien. »

Et l'indignation de M. de Pierrefeu éclata sans artifice. « O profanation ! » s'écria-t-il, et il eut bien tort.

M. de Montherlant cita dans sa défense de ce qu'il appella « Une douceur casquée » ces quelques lignes de William James.

« Maintenez vivante en vous la faculté de l'effort, en la soumettant chaque jour à un petit exercice sans profit, c'est-à-dire, faites un peu d'ascétisme et d'héroïsme systématique et inutile. Tous les jours, faites un acte pour cette seule raison que vous préféreriez ne pas le faire. Un tel ascétisme est pareil à la prime d'assurance qu'un homme paie sur sa maison et ses biens. »

J'admire ces fortes paroles, je me permettrai

toutefois d'en reprendre quelques-unes. Ces exercices, dont parle William James, ne me semblent nullement « sans profit » et cet héroïsme n'est point « inutile. »

Nous ne pouvons toujours acquérir des richesses immédiates. L'assouplissement d'une volonté demande une longue patience, et l'on ne devient pas « professeur d'énergie » d'un seul effort.

Ainsi l'influence de M. Gide doit nous être profitable. Ainsi cet ascétisme profond, dont son œuvre est pleine, est un magnifique témoignage de force morale. Ainsi cette contrainte volontaire qui bride ses élans, nous montre la puissance d'une des plus belles intelligences de ce temps.

Mais avant de signer, au bas de ces lignes consacrées à l'écrivain dont l'œuvre à chaque lecture est une nouvelle révélation, qu'on me laisse encore donner deux citations trouvées, par hasard, chez deux romanciers d'aujourd'hui.

de Benjamin Crémieux, dans *Le premier de la classe* :

« Je me contraignis à modérer mes gestes ; je m'obligeai à compter jusqu'à soixante avant d'ouvrir le placard » ;

et de Raymond Radiguet, dans *ce Diable au corps*, où bat des ailes un ange de douleur :

« Marthe m'avait donné un coupe-papier, exigeant que je ne m'en servisse que pour ouvrir ses lettres. Pouvais-je m'en servir ? J'avais trop de hâte. Je déchirais les enveloppes. Chaque fois, honteux, je me promettais de garder la lettre un quart d'heure intacte. J'espérais, par cette méthode, pouvoir à la longue reprendre de l'empire sur moi-même, garder les lettres fermées dans ma poche. Je remettais toujours ce régime au lendemain. »

Me permettra-t-on, à la lumière de ces écrits, de reconnaître à André Gide le « démoniaque », cet homme au goût de la « perversité » et de la « destruction », une influence, à plus d'un égard, bienfaisante ?

Jacques NELS.